

HABITER NOTRE CITÉ – À LA MANIÈRE DE JÉSUS

Manuela Silva
Président du Comité National Justice et Paix
le 10 juillet 2007

1. Je salue d'abord tous ceux qui, venant de différents pays d'Europe, participent à ce Colloque, et je souhaite qu'il puisse contribuer à une plus grande conscience de notre responsabilité personnelle et collective d'habiter notre cité et notre monde à la manière de Jésus. C'est, d'ailleurs, la mission des hommes et femmes qui sont disciples du Seigneur Ressuscité, condensée dans la belle métaphore de l'Évangile «Vous êtes le sel de la terre» qui a été choisie comme thème de ce congrès.

Le défi de devenir une présence dans la cité a toujours interpellé les chrétiens et leurs communautés qui, depuis l'Église primitive, ont cherché les voies concrètes propres de chaque temps et de chaque lieu pour incarner la Parole de l'évangile.

Rappelons la fameuse lettre à Diogneto. On y voit comment cette communauté envisageait ce défi: *Les chrétiens ne se distinguent pas des autres hommes, ni par leur pays, ni par leur langue, ni par leurs mœurs. Ils n'habitent pas des villes qui leur sont propres, ils ne parlent pas une langue étrangère, ils ne mènent pas une vie à part des autres hommes... Ils sont dans la chair, mais ne vivent pas selon la chair. Ils passent leur temps sur la terre, mais leur citoyenneté est dans le ciel. Ils obéissent aux lois établies, mais, de leur vie, ils dépassent ces lois. (...) pour le dire en résumé, ce que l'âme est pour le corps c'est ce que les chrétiens sont pour le monde. L'âme est dans tous les membres du corps et il y a des chrétiens dans toutes les villes du monde. L'âme habite le corps mais elle ne procède pas du corps, les chrétiens habitent donc le monde mais ils ne sont pas du monde.*

Autrefois, comme aujourd'hui, les chrétiens insèrent leurs vies dans un temps et dans un lieu, ils vivent comme les autres hommes et femmes, en partageant leurs joies et angoisses, en affrontant les mêmes défis et les mêmes luttes. Mais ils doivent le faire en suivant l'enseignement et le témoignage du Maître, dans la fidélité à l'Évangile.

Une telle attitude exige:

- qu'on reconnaisse lucidement les défis du temps présent;
- qu'on sache lire, avec espoir, les signes des temps et y identifier les chemins d'un futur de dignification de la personne humaine et de construction du bien commun de l'Humanité, d'accord avec toute la création;
- qu'on s'insère activement dans la construction de la «cité», en incarnant dans sa propre vie (famille, travail, rapports sociaux, politique, culture, ...)

les valeurs primordiales de l'évangile et en s'engageant avec tous les hommes et femmes de bonne volonté, dans la construction de structures justes et vouées au service du bien commun.

2. C'est sous cette lumière que j'aimerais m'occuper de quelques-uns des défis qui, à présent, se posent aux chrétiens d'Europe, individuellement et à leurs organisations paroissiales ou autres :

- comment affronter avec espoir les perplexités du temps présent ?
- comment dépasser la vision illusoire d'un « bonheur paradoxal » ?
- comment prévenir l'exclusion sociale et surmonter la pauvreté ?
- comment affirmer et pratiquer la solidarité et la primauté du bien commun sur l'individualisme et l'hédonisme existant dans la culture contemporaine ?

3. Affronter, avec espoir, les perplexités du temps présent.

Nous vivons dans un monde de plus en plus configuré par une globalisation de l'économie dans un marché mondial et sous un capitalisme financier.

Nous le sentons au quotidien. Par exemple, dans les produits que nous achetons et qui viennent des pays les plus lointains ou dans l'information sur ce qui se passe dans le monde et que nous recevons au moment-même des événements.

Nous éprouvons ses effets dans l'organisation du travail, dans l'emploi ou dans son absence, dans les études, dans les voyages que nous faisons ou que nous souhaiterions faire, etc.

Notre monde est de plus en plus un grand village global avec tout ce que cela entraîne d'uniformité croissante et d'interaction vertigineuse sans frontières géographiques.

La globalisation de l'économie, que nous connaissons aujourd'hui, correspond à une étape d'un parcours historique qui vient de loin et qui est irréversible. Les Découvertes faites par les portugais, les espagnols et d'autres dans les XV.^e et XVI.^e siècles ou, plus tard, aux XIX.^e et XX.^e siècles et, à la suite de la Révolution Industrielle, la spécialisation productive qui a amené au développement du commerce international et aux flux financiers en investissement étranger entre les pays industrialisés et ceux qui étaient, alors, désignés comme pays sous-développés sont des moments importants dans ce parcours historique.

Pendant les deux dernières décennies, ce parcours historique a acquis, cependant, de nouvelles caractéristiques et une nouvelle ampleur, à cause de plusieurs phénomènes simultanés dont je souligne ceux qui suivent.

D'un côté, l'innovation technologique a apporté de nouveaux produits, matériaux et formes d'énergie, en faisant organiser et développer les procédés productifs sur la répartition des tâches et sur la spécialisation et, donc, permettant d'augmenter l'opportunité de marchés de plus en plus

vastes et indépendants des frontières géographiques de la localisation originale des entreprises qui produisent ou commercialisent chaque produit ou chaque partie d'un produit.

D'autre part, l'innovation, qui est arrivée - et arrive toujours - dans les technologies de l'information et de la communication a ouvert de nouvelles voies à la mobilité des gens, des biens et de la connaissance, ce qui concourt aussi à la globalisation de procédés de production et à l'agrandissement du marché mondial.

On ne nie pas les aspects positifs de la globalisation, parmi lesquels l'importante croissance de la production de biens et services ou la réduction de la pénibilité du travail humain. Il faut, cependant, être conscient que le caractère dérégulé du marché global ne garantit pas une économie pour un développement supportable, et il n'assure pas non plus une répartition juste de ses coûts et bénéfices.

Ses résultats sont évidents.

Les grandes inégalités augmentent, soit au niveau mondial, soit dans chaque pays, et les situations d'exclusion sociale et de grande pauvreté augmentent toujours.

La dégradation des droits des travailleurs est évidente; elle se traduit en une réduction des salaires réels de grands groupes professionnels et en d'autres pertes de privilèges sociaux. Il y a de sérieux risques de ruptures irréparables dans l'équilibre écologique.

On pressent d'importantes menaces à la démocratie elle-même, dont les plus importantes sont les attentats aux droits humains les plus élémentaires qui sont submergés sous les intérêts du marché global, l'affaiblissement de la diversité culturelle devant l'hégémonie d'une pensée unique; l'anomie sociale et le manque d'intérêt civique. Et on ne cite pas la menace du terrorisme international qui semble suggérer l'adoption de systèmes de plus en plus autoritaires et sécuritaires...

Notre époque a le privilège d'assister à une mutation du paradigme de la société. La modernité et la rationalité qui étaient les siennes sont dépassées et une nouvelle modernité ou post-modernité arrive; elle marque soit l'économie soit l'organisation des rapports sociaux et la perspective culturelle dominante, qui se traduit en désirs et aspirations, attitudes et comportements individuels et collectifs.

Le défi pour les chrétiens et leurs communautés n'est pas celui de s'éloigner du monde, mais celui d'apprendre à dialoguer avec cette nouvelle réalité émergente, en la confrontant, en permanence, avec l'Évangile, au plan concret du quotidien de leurs vies personnelles et collectives.

Dans une époque de profonde mutation, comme ce début de siècle et millénaire, les craintes catastrophiques augmentent et l'ivraie du découragement pousse.

En cohérence avec leur foi, les chrétiens doivent garder vivant l'espoir, en dénonçant les erreurs, en proposant aussi de créatives voies de solution. Benoît XVI, dans son encyclique "Deus Caritas Est", faisait appel à la "fantaisie de la charité" pour inviter les chrétiens à affronter les grands problèmes sociaux de notre temps.

4. Dépasser la perspective illusoire d'un "bonheur paradoxal"

En se rapportant à la nouvelle modernité émergente, Gilles Lipovetski, dans une œuvre récente, écrit qu'elle coïncide avec la "civilisation du désir" et que celle-ci est indissociable des nouvelles orientations du capitalisme mondialisé qui repose sur "l'incitation perpétuelle à la recherche, à la commercialisation et à la multiplication indéfinie des besoins". Ce modèle d'organisation des économies, ensemble avec la spéculation financière à laquelle il est associé, sont à l'origine de l'émergence dans les pays d'une société de l'hyperconsommation et de la naissance d'un "homo consummericus" de troisième génération. Selon Lipovetski, il s'agit "d'une sorte de turboconsommateur distant, mobile et flexible, assez libéré des anciennes cultures de classe, imprévisible en ce qui concerne ses goûts et ses achats". Il s'agit d'un consommateur qui confie de plus en plus son bonheur à ce qu'il achète. Il espère y trouver, et aussi dans ses fréquentes promenades dans les centres commerciaux, non seulement une satisfaction matérielle, mais aussi le confort psychique, un développement personnel, la sécurité et même la spiritualité.

Il s'agit, cependant, d'un "bonheur paradoxal" qui entraîne une situation insoutenable et l'inégalité accrues, et elle suscite aussi de nouvelles sources d'insatisfaction, puisque, "malgré les besoins qui amènent à la consommation, l'individu vit pour plus que les biens matériels passagers. Les idéaux de l'amour, de la vérité, de la justice, de l'altruisme ne sont pas disparus: ni le nihilisme absolu ni «l'homme ultime» ne se devinent à l'horizon des temps hypomodernes". (Lipovetski)

Les chrétiens ne sont pas à l'abri des effets attractifs de cet hyperconsummérisme; cependant, en accord avec leur foi, ils sauront se défendre du piège d'un "bonheur paradoxal", d'un bonheur dont on fait la publicité, mais «avec des yeux tristes».

Ils doivent, d'autre part, s'efforcer de défendre et de pratiquer une consommation responsable qui n'ignore pas les hauts critères de la solidarité et de l'option pour les plus pauvres.

Heureusement, des initiatives apparaissent en ce sens et les chrétiens pourront et devront y adhérer. Je pense, par exemple, au «commerce juste», à l'engagement à «l'éthique du nécessaire», à la «banque du temps» et à d'autres projets similaires. A ce propos, il faut louer les initiatives de

nombreuses paroisses qui soutiennent ces causes et sont ouvertes aux communautés.

5. Prévenir l'exclusion sociale et dépasser la pauvreté.

La persistance de la pauvreté dans le monde est certainement un des défis majeurs de notre temps.

Avec le niveau de richesse matérielle, de connaissance et organisation déjà obtenus, à une échelle mondiale, il est possible aujourd'hui d'éradiquer la pauvreté, au moins dans ses formes les plus dramatiques de faim, de manque de logement, de prévention et de soin des maladies évitables, du défaut de l'enseignement élémentaire, des morts prématurées. Aujourd'hui nous ne pouvons pas ignorer cette réalité et faire semblant que cela ne nous concerne pas.

Nous savons que la pauvreté, telle que nous la connaissons, est la conséquence de causes économiques, sociales et culturelles qui méprisent les droits de l'Homme, et donc que l'abolition de la pauvreté ne peut pas se réduire à une aide ponctuelle à quiconque se trouve dans une situation de besoin. Cette aide n'est pas sans importance mais elle est insuffisante. Il faut découvrir des formes plus solides d'éradication de facteurs structurels qui engendrent la pauvreté. Et, d'autre part, il faut promouvoir l'engagement des acteurs publics et de la société civile pour trouver des solutions efficaces pour réduire les effets d'une mauvaise répartition des ressources et pour assurer un réseau solide de solidarité sociale.

L'Église au Portugal a une large tradition d'engagement organisé pour prêter une assistance aux gens les plus vulnérables et défavorisés de notre société, surtout au moyen des centres sociaux. C'est une tradition qui d'ailleurs vient de loin et qui a son paradigme dans la figure de la Miséricorde. Face aux nouveaux défis, il faut chercher des solutions imaginatives. Je pense, par exemple, au développement d'entreprises d'économie sociale créées pour un bon usage des ressources humaines (lutte contre le chômage) et orientées vers la production de services d'utilité sociale.

6- Assurer et pratiquer la solidarité et la primauté du bien commun.

Enfin, je voudrais faire attention à un autre défi qui se pose aux chrétiens et à leurs communautés. Dans cette société post-moderne, comment affirmer et mettre en pratique la solidarité et la priorité du bien commun face à l'individualisme et à l'hédonisme qui existent toujours dans la culture contemporaine ?

Dans le chemin de l'Évangile, la doctrine sociale de l'Église est très claire quant à un ensemble de principes basiques qui doivent inspirer l'économie et l'organisation des sociétés. En plus de la primauté de la dignité de la personne humaine, sans cesse affirmée, la Doctrine Sociale de l'Église

souligne le principe de la destination universelle des biens, le critère du bien commun, la solidarité et l'option préférentielle pour les plus pauvres comme ceux sur lesquels doivent reposer l'économie et la société.

Il ne s'agit pas de simples vœux pieux, mais des orientations que les chrétiens doivent inscrire dans leurs options de vie dans le domaine privé comme dans le domaine public. Dans l'économie, dans la politique, au travail, à l'entreprise, à l'école. Mais est-ce que les chrétiens se distinguent pour ces convictions? Est-ce qu'ils sont le «sel de la terre» dans les différentes organisations auxquelles ils sont engagés?

Et la paroisse? Est-ce qu'elle témoigne elle-même de ces principes orientatifs dans son organisation, dans le service qu'elle rend, dans sa perspective du monde, dans les attitudes et comportements qu'elle suggère à ses membres ? Aujourd'hui, comme au début du christianisme, le grand témoignage de la foi et de fidélité à Jésus doivent se traduire en actes. Voyez comment ils s'aiment, disaient les païens du temps des premières communautés chrétiennes.

7. Bref

Habiter la cité à la manière de Jésus est, aujourd'hui, un énorme défi qui exige un discernement continu et lucide sur les signes des temps, un approfondissement de l'espoir comme horizon du futur, une charité opérante sur les différentes structures de la vie collective qui dépasse l'individualisme et l'hédonisme existants dans la culture occidentale contemporaine, il exige une attitude de solidarité avec les plus faibles, une attitude de service orienté vers le bien commun.

La paroisse comme communauté chrétienne territoriale est l'espace pour la pratique de lecture de la réalité concrète et l'identification des besoins et des problèmes locaux, pour confronter les solutions disponibles à la lumière de l'Évangile et de la doctrine Sociale de l'Église, pour un exercice «de la fantaisie de la charité», pour l'approfondissement de l'ouverture de l'espérance et pour la célébration en fête de la joie.